

camarades, l'héritier de l'ancien préfet de Tours et le fils de Mme Lancelot.

Roger était l'insulté. Il choisit l'épée qu'il tirait fort bien.

On s'introduisit dans le clos, malgré l'écriteau, et les adversaires furent placés sur un terrain commode.

Ils mirent habit bas. Le combat commença tout de suite, et dès les premières passes le vicomte Paul eut du sang à sa chemise.

Le jour était tout grand, et le soleil se levait là bas derrière le dôme du Val-de-Grâce.

Tout à coup un grand cri retentit au coin du cimetière. Il y avait là deux femmes, dont l'une tomba évanouie dans les bras de l'autre.

L'épée du vicomte Paul vacilla malgré lui dans sa main. Il avait reconnu la voix de sa mère.

Roger, profitant de son avantage, se fendit avant que les témoins pussent s'interposer. Le vicomte Paul tomba, mais ce ne fut point sous le fer de son ennemi.

Le cri de sa mère lui avait traversé le cœur.

L'épée de Roger avait rencontré le corps d'un homme de haute taille qui avait paru inopinément entre les deux adversaires. On eût dit qu'il sortait de terre.

L'épée de Roger, en touchant le corps de cet homme, se brisa comme un fétu de paille, et ses éclats s'éparpillèrent au loin sur le sol.

LX

La Prophétie.

—Messieurs, dit l'inconnu à Roger et à ses deux témoins, ceux qui veulent se battre pourront s'en donner aujourd'hui à cœur-joie. Ecoutez!

Il étendit ses bras vers Paris, d'où montait déjà le bruit de la fusillade.

—Vos pères, reprit l'inconnu, sont au service du roi qui s'assied encore sur le trône. Ils doivent être embarrassés, ne sachant s'il faut servir ou trahir. Allez les tirer de peine. Le roi sera vaincu : ils peuvent lui tourner le dos.

On ne peut se dissimuler que beaucoup de vénérables citoyens seraient enchantés de rencontrer pareil prophète à la première heure d'une révolution. Cela épargnerait bien des tâtonnements et calmerait de nombreuses inquiétudes.

Car enfin, si, à tout prendre, l'insurrection est vaincue...

Certes, certes, mais si la révolution est victorieuse...

Allez! dans ces cas-là, un honnête homme qui veut garder sa place est dans une bien fâcheuse perplexité!

Le fiacre qui avait apporté le vicomte Paul le ramena au logis de la rue de l'Ouest, en compagnie de la comtesse Louise et de la belle jeune fille. La belle

jeune fille et la comtesse Louise s'assirent au chevet du pauvre blessé.

Fanchon la nourrice pleura de joie en revoyant Lotte et se signa, disant :

—Si Dieu le veut, la maison peut s'emplier encor de bonheur!

LXI

Essai sur les révolutions.

On a beaucoup accusé M. Galapian d'avoir fait la Révolution de Juillet du fond d'une cave. Ce sont des préjugés qui vont s'accréditant, et dans quinze ou vingt siècles ce nom de maraud pourrait surgir comme un champignon au beau milieu du jardin de l'histoire. Le terrain historique est une conche tout particulièrement favorable à ces cryptogames. Personne ne fait les révolutions. Ce sont des crises qui se produisent spontanément, quand la garde nationale s'ennuie.

Notre sujet, d'ailleurs, plane trop au-dessus de la politique pour qu'il nous soit permis de nous attarder à ces frivolités.

Un directeur de Journal cher à l'Académie s'était écrié, du fond de son fauteuil, si bien point par M. Ingres, et dans un accès de goutte : "Malheureux roi! malheureuse France!" Le mot fit fureur. La malheureuse France chassa le malheureux roi, excellent chasseur, fervent chrétien, loyal gentilhomme, pour mettre à sa place un roi plus heureux, habile pêcheur, bourgeois convaincu et se souciant peu de la messe. Qui fut étonné? Ce fut le directeur de journal, quand sa goutte fut passée.

Seulement, pour opérer le chassé-croisé, on s'entregorgea pendant trois jours dans la rue avec un entrain merveilleux. C'est la partie comique du drame. Seul, ici, le directeur de journal est sérieux : pas autant, néanmoins, que le sire de Framboisy.

Dix-huit ans après, un autre journal devait chasser le roi bourgeois, qui n'était pas un méchant homme, quoiqu'il eût fait dans sa vie de méchantes actions.

Encore du sang, beaucoup, et des ruines.

Maintenant, il n'y a plus de rois, mais il y a toujours des journaux, et les républiques s'entrechassent.

La moitié de Paris y saute quelquefois et les journaux s'amuse.

Mais le peuple? Eh bien! il gagne sa vie tantôt à démolir, tantôt à rebâtir Paris sur commande.

LXII

Aux Trois Rois.

Il y avait dans la rue Pierre-Lescot, sur l'emplacement occupé maintenant par l'hôtel du Louvre, ce banal palais qui loge tous les princes et tous les commis-voyageurs du globe, une maison à cinq étages, pauvre, étriquée, sordide, qui ne

jouissait pas d'une bonne réputation. On l'appelait la maison des Juifs, bien qu'elle portât pour enseigne les trois têtes noires des rois mages.

Au cinquième étage de cette maison demeurait ce personnage étrange, si connu sous la restauration et dans les premières années du règne de Louis-Philippe sous les noms du superbe et de l'Homme à la longue barbe : Chodruc-Duclos. Maintenant personne ne sait plus ces noms : *Sic transit gloria*.

Au quatrième étage habitait une femme d'énorme corpulence, nommée Mme Putiphar. Elle louait des chambres à la nuit. Ses locataires étaient le pharisien Nathan, le valet de Caïphe et autres.

Au troisième, il y avait un individu mystérieux qu'on entendait marcher toute la nuit et dont le grabat n'était jamais défait.

Au second, c'était un brocanteur appelé Holopherne, que la police surveillait paternellement.

Au premier enfin et au rez-de-chaussée, un cabaret de bas-étage ouvrait ses salons crasseux et ses redoutables cabinets particuliers.

Malgré les savantes recherches du docteur Lunat, membre de l'Institut, on n'a jamais pu savoir si les personnages rassemblés pour faire orgie au cabaret de la rue Pierre-Lescot, maison des Juifs, dans la nuit du 28 au 29 juillet 1830, étaient des princes déguisés ou de simples van-pieds. Ce qui ferait pencher pour la première opinion, c'est qu'une très-belle femme ayant l'accent allemand, chargée d'embonpoint et de diamants faux, qui buvait là d'énormes quantités de kirsch-wasser, répondait au nom d'Hérodiade et paraissait très-liée avec le colonel comte de Savray, un fangeux bandit qui empoisonnait le vin et la pipe.

Le lecteur doit nous pardonner ces détails, pour lesquels nous demandons grâce humblement à nos lectrices. Ils sont d'une nécessité absolue et peuvent seuls conserver à notre récit, beaucoup plus sérieux qu'il n'en a l'air, son caractère de haute et sévère vérité.

Des paroles prononcées pendant l'orgie, un homme instruit et facile au point de vue de la déduction aurait pu inférer que, parmi les femmes aliénées qui entouraient la nappe amplement tachée de vin bleu, se trouvaient la fille de Loth, la nièce de Barrabas, et quelques autres dames illustres. Parmi les convives mâles, les trois frères Coré, Dathan et Abiron se faisaient remarquer par leurs saillies. Le locataire Holopherne semblait aussi un joyeux compagnon, mais personne ne pouvait égaler l'entrain de Cataphilus, le portier de Ponce-Pilate, qu'on affectait de désigner ici sous le sobriquet de Chodruc-Duclos.

Tous ces gens semblaient rendre hommage au colonel comte de Savray, qui était le roi du festin et qu'on appelait Ozer.